

Enfants du diable

Liliana Lazar

Enfants du diable



© Éditions du Seuil, mars 2016.
© À vue d'œil, 2017.
© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0177-8
ISSN : 2555-2848

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

à Paula et à Marc

DURANT LA DICTATURE
DE NICOLAE CEAUȘESCU
(1965-1989)
DES DIZAINES
DE MILLIERS D'ENFANTS
ONT ÉTÉ ABANDONNÉS
EN ROUMANIE.
L'HABITUDE A ÉTÉ PRISE
DE LES SURNOMMER
« ENFANTS DU DIABLE »,
EN RÉFÉRENCE
AU PRINCIPAL RESPONSABLE
DE CETTE SITUATION.

PREMIÈRE PARTIE

UN ENFANT DE DIEU

Dieu leur dit : « Soyez féconds,
multipliez-vous, emplissez la terre
et soumettez-la. »

Genèse 1,28

Faites des enfants, camarades, tel
est votre devoir patriotique !

Nicolae Ceaușescu devant
le Conseil national des femmes
(février 1984)

À la fin des années 1970, Elena Cosma travaillait comme sage-femme dans une maternité de Bucarest. Chaque jour, des femmes venaient y accoucher et il n'était pas rare que certaines abandonnent leur nouveau-né aussitôt après la délivrance. Elena avait appris à lire dans le regard de ces mères et elle savait distinguer au premier coup d'œil celles qui allaient laisser leur bébé de celles qui hésitaient encore. Quant aux femmes qui, saisies de remords, revenaient chercher leur enfant, elles étaient si rares que longtemps la sage-femme allait se souvenir de chacune d'elles.

Les jours à la maternité se suivaient et se ressemblaient. « Un pays fort est un pays peuplé », martelait la radio à

longueur de journée. « Multipliez-vous », avait décrété le président en interdisant la contraception aux mères de moins de quatre enfants. Comme beaucoup de ses collègues Elena avait d'abord été révoltée par cette mesure, puis elle s'y était résignée. On disait que le pays avait besoin de paysans, d'ouvriers, de soldats, que l'Occident guettait la moindre faiblesse des communistes pour les attaquer. Beaucoup y croyaient, aussi vivaient-ils dans la peur. Ce n'était pas le cas d'Elena Cosma, que cela n'aurait pas beaucoup dérangé de voir débarquer une armée impérialiste dans la cour de son immeuble aux murs décrépis. Sa vie était dans une telle impasse que n'importe quel événement eût été préférable à la monotonie du quotidien. À trente-cinq ans, elle n'était pas mariée et se voyait reléguée dans la

catégorie des vieilles célibataires. Qui aurait voulu d'une fille comme elle ? Grande, les bras trop longs, son corps, sans être adipeux, avait la forte charpente de celui d'une paysanne. Il se dégagait d'elle une attitude virile, renforcée par des cheveux couleur charbon, coupés trop court. Les autorités lui avaient attribué une garçonnière au sixième étage d'un immeuble de Ferentari, un des quartiers les plus pauvres de la capitale. Sa vie se résumait à la routine des longs allers et retours jusqu'à son travail où elle passait l'essentiel de ses journées. Elena n'était pas femme d'intérieur et l'effort qu'elle aurait dû déployer pour rendre son appartement un peu coquet lui apparaissait comme une perte de temps. L'aménagement se résumait à des meubles massifs et fonctionnels. Même la décoration poursuivait une

fin utilitaire : le support sur le mur de la cuisine servait à accrocher un calendrier, le blason de l'entrée cachait un portemanteau et le cadre souvenir au-dessus du canapé-lit était en fait une horloge. Quant au chandelier posé sur le buffet, il lui permettait de ne pas être plongée dans le noir lors des fréquentes coupures d'électricité.

Le matin, avant de partir travailler, elle remplissait sa minuscule baignoire tachetée de rouille pour pallier les restrictions d'eau froide. Elle ne rentrait chez elle qu'à la nuit tombée, sauf le mardi, seul jour d'eau chaude de la semaine. Dès que les premiers gargouillis se faisaient entendre dans les conduits, l'effervescence gagnait le bâtiment tout entier. Il fallait faire vite pour savonner corps et linge sales, car le mince filet qui sortait du robinet ne coulait jamais bien

longtemps. Deux heures plus tard, cette eau chaude, en réalité à peine tiède, se transformait en eau glacée, encore plus froide que de l'eau froide.

Dans son logement de misère, Elena avait appris à tout relativiser, des odeurs nauséabondes qui remontaient le long des canalisations jusqu'aux blattes dont l'immeuble était infesté et qu'elle tenait à l'écart de ses vingt mètres carrés à grands coups d'eau de Javel. Même son célibat forcé ne lui pesait pas autant qu'on aurait pu le croire. Toujours vierge à un âge où d'autres attendaient leur cinquième rejeton, la seule chose qui la tourmentait vraiment était de ne pas avoir d'enfants. Et si elle avait renoncé à l'idée de se marier, elle ne désespérait pas de devenir mère un jour.

La lumière du matin filtrait à peine à travers les rideaux et une chaleur d'étuve régnait dans la salle de repos de la maternité. Elena somnolait, avachie dans un fauteuil. C'était son deuxième jour de garde consécutif au sein du service. Posé sur une étagère, à côté d'une pile de dossiers en attente, un antiseptique bon marché dégageait des relents d'éther qui, sans les cris des bébés hurlant à l'autre bout du couloir, auraient sans doute fini par anesthésier la sage-femme. Elena s'étira de tout son long avant de se lever. Elle prit la dernière boîte de lait en poudre qui restait dans l'armoire et la soupesa pour évaluer ce qu'elle contenait encore. Elle dosa quelques cuillères avec parcimonie et

prépara deux biberons qu'elle fit tiédir sur un réchaud, puis sortit de la pièce en traînant le pas. Traversant le long corridor qui menait à la salle des nouveau-nés, elle hésita un moment devant le bloc obstétrical, dont les portes étaient restées grandes ouvertes pour évacuer l'insupportable odeur qui imprégnait l'endroit. Une vieille table d'examen trônait au milieu de la pièce, avec son plateau en métal froid, ses étriers placés bien haut, ses poignets de force et ses sangles en cuir qui retombaient de chaque côté. Le ménage n'avait pas été fait depuis le dernier accouchement. Au sol, des traces de sang déjà séché maculaient le carrelage. Le laisser-aller qui régnait dans le service avait toujours révolté Elena, et même après les longues années passées dans cet hôpital il lui était toujours difficile d'admettre qu'à la division des